

Le poème

Poème, je ne sais

Par quel bout te prendre.

À peine commencé,

On te croirait fini.

Mais c'est alors que tu commences !

Tes mots continuent de bouger

Dans leur sillage de soleil.

Ils en font à leur tête, se cachent

Sous des tas de déguisements

Et pourtant on les reconnaît

À leur petit air familier.

Alors, on sait que le poème

Va nous en dire un peu plus long,

Ce petit quelque chose en plus

Qui donne couleur aux saisons

Et vous souhaite la bienvenue
Dans votre propre maison.

Pierre Gabriel

La poésie

Et ce fut à cet âge... La poésie
vint me chercher. Je ne sais pas, je ne
sais d'où
elle surgit, de l'hiver ou du fleuve.
Je ne sais ni comment ni quand,
non, ce n'étaient pas des voix, ce
n'étaient pas
des mots, ni le silence:
d'une rue elle me hélait,

des branches de la nuit,
soudain parmi les autres,
parmi des feux violents
ou dans le retour solitaire,
sans visage elle était là
et me touchait.

Je ne savais que dire, ma bouche
ne savait pas
nommer,
mes yeux étaient aveugles,
et quelque chose cognait dans mon âme,
fièvre ou ailes perdues,
je me formai seul peu à peu,
déchiffrant
cette brûlure,
et j'écrivis la première ligne confuse,
confuse, sans corps, pure

ânerie,
pur savoir
de celui-là qui ne sait rien,
et je vis tout à coup
le ciel
égrené
et ouvert,
des planètes,
des plantations vibrantes,
l'ombre perforée,
criblée
de flèches, de feu et de fleurs,
la nuit qui roule et qui écrase, l'univers.
Et moi, infime créature,
grisé par le grand vide
constellé,
à l'instar, à l'image

du mystère,
je me sentis pure partie
de l'abîme,
je roulai avec les étoiles,
mon coeur se dénoua dans le vent.

Pablo NERUDA

Les mots de la forêt
possèdent la densité des verts.
À la base du ciel,
les montagnes inversent leur
perspective,
creusent des encriers pour d'invisibles
êtres

et les vallées saignent sous la morsure
de l'herbe

offrant à la terre leur hémorragie.

Tout parle.

Aux lèvres des pierres,

le veilleur discerne, chant ininterrompu,

la voix des hommes disparus

mêlée à celle des dieux oubliés.

Poème chevillé au corps,

entends ce qui frémit sous le derme du

fleuve !

– Le langage est tellement plus vaste que
le réel –

Chaque mot recèle un nouveau soleil,

lumière au firmament des pages,

tant d'accords inédits,

chair du silence.

Chantal Dupuy-Dunier

La maison dans ma tête

Une maison étrange
avec un ciel sous le toit
et des soleils dans l'armoire
dans les tiroirs dans chaque lit

Vraiment une étrange maison
avec ses fenêtres rondes et claires
comme des lacs suspendus
et ses portes qui chantent
et ses couloirs immenses

où vont des trains vers nulle part

Une maison où les lampes bavardent
avec des mots bleus
où les murs ont des oreilles
où des enfants très graves
sortent des miroirs

Une étrange étrange maison
où l'on parle d'amour
comme on respire
une maison belle et chaude
comme un mystère

Jean-Pierre Siméon

La

Parole est captive
Parfois son souffle déborde
Et nous parvient
Alors bousculant nos vannes
Roulant nos mots hors de l'ornière
Réduisant nos rocs en cendres
Elle combat les ruses du fleuve
Se jette contre nos rivages
Dévaste le cours du temps
Plus souvent nos mots
Réduisent l'eau prodigue
Alors les canaux s'enchâssent
Le grand flot nous déserte
Laisant une fois de plus
Notre paysage à sec.

Andrée Chédid

Pas de clef à la poésie

Pas de ciel

Pas de fond

Pas de nid

Pas de nom

Ni lieu

Ni but

Ni raison

Aucune borne

Aucun fortin

Aucun axe

Aucun grain

Mais ce souffle

Qui s'infiltré

Dans l'étoffe des âmes

Pour délier leurs saisons :

Peuple d'hirondelles

Au regard pénétrant

A la vue déployée.

Andrée Chédid

Le mot

Je cherche un mot vaste et chaud
Comme une chambre
Sonore comme une harpe
Dansant comme une robe
Clair comme un avril
Un mot que rien n'efface
Comme une empreinte dans l'écorce
Un mot que le mensonge ne séduit pas
Un mot pour tout dire
La mort, la vie,
La peur, le silence et la plainte
L'invisible et le doux
Et les miracles de l'été
Depuis si longtemps je cherche
Mais j'ai confiance en vous :
Il va naître de vos lèvres.

Rêves

Dans mon réduit
je me suis amusé à ranger
mes idées
à faire le tri dans mes rêves
En voici quelques-un
que j'ai d'abord hésité à garder

Jouer à la roulette en compagnie de
Dostoïevski

Aimer sans que le désir y soit pour
quelque chose

Me réveiller un jour parlant toutes les
langues du monde

Avoir des ailes, pas pour voler, juste
comme parure

Voir G.W. Bush traduit devant un tribunal
international de justice

Libérer les arbres de leur immobilité

Écrire un premier livre

Acquérir une toque d'invisibilité

Faire une apparition au mariage de mon
arrière-arrière-petite-fille ou petit-fils

Découvrir la source du mal

Jouer à la perfection de la cithare

Rester assis seul dans le désertent jours
et sept nuits durant

Boire, ce qui s'appelle boire, sans fumer

Serrer la main de Nazim Hikmet

Pêcher à la ligne les poèmes des peuples
disparus

Faire pousser un magnolia dans le jardin
de la maison que je n'ai pas eue

Attendre à la porte de l'école la dernière
de mes filles nées et la raccompagner à
la maison

Traduire Dieu et moi de Jacqueline
Harpman et en faire un best-seller dans
le monde musulman

Dire à ma mère, de son vivant: Je t'aime

Extraire les balles qui ont troué le corps
de Che Guevara, refermer ses blessures,
lui caresser le front et lui murmurer en
toute confiance: Lève-toi et marche !

Persuader Sisyphe qu'il a été victime
d'une erreur judiciaire

Faire aboyer le mot chien (n'en déplaise
au poète ami)

Abdellatif

Laabi

Sonnet V.

Ceux qui sont amoureux, leurs amours
chanteront,

Ceux qui aiment l'honneur, chanteront
de la gloire,
Ceux qui sont près du roi, publieront sa
victoire,
Ceux qui sont courtisans, leurs faveurs
vanteront,

Ceux qui aiment les arts, les sciences
diront,
Ceux qui sont vertueux, pour tels se
feront croire,
Ceux qui aiment le vin, deviseront de
boire,
Ceux qui sont de loisir, de fables
écriront,

Ceux qui sont médisants, se plairont à
médire,

Ceux qui sont moins fâcheux, diront des
mots pour rire,

Ceux qui sont plus vaillants, vanteront
leur valeur,

Ceux qui se plaisent trop, chanteront
leur louange,

Ceux qui veulent flatter, feront d'un
diable un ange :

Moi, qui suis malheureux, je plaindrai
mon malheur.

Joachim du Bellay

À George Sand III

Puisque votre moulin tourne avec tous
les vents,

Allez, braves humains, où le vent vous
entraîne ;

Jouez, en bons bouffons, la comédie
humaine ;

Je vous ai trop connus pour être de vos
gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant
votre scène,

Je garde contre vous ni colère ni haine,
Vous qui m'avez fait vieux peut-être
avant le temps ;

Peu d'entre vous sont bons, moins encor
sont méchants.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle
maîtresse !

Faisons-nous des amours qui n'aient pas
de vieillesse ;

Que l'on dise de nous, quand nous
mourrons tous deux :

Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie
;

Voilà le sentier vert où, durant cette vie,
En se parlant tout bas, ils souriaient
entre eux.

Alfred de Musset

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

Paul Verlaine

Rêverie

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où
l'horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de
brume,
L'heure où l'astre géant rougit et
disparaît.

Le grand bois jaunissant dore seul la
colline.

On dirait qu'en ces jours où l'automne
décline,

Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera
naître,

Là-bas, –tandis que seul je rêve à la
fenêtre

Et que l'ombre s'amasse au fond du
corridor, –

Quelque ville mauresque, éclatante,
inouïe,

Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches
d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô
génies,
Mes chansons, comme un ciel d'automne
rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique
reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs
étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de
fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet !

Victor Hugo, (1802–1885), Les
Orientales

Les voiles

Quand j'étais jeune et fier et que
j'ouvrais mes ailes,
Les ailes de mon âme à tous les vents
des mers,
Les voiles emportaient ma pensée avec
elles,
Et mes rêves flottaient sur tous les flots
amers.

Je voyais dans ce vague où l'horizon se
noie
Surgir tout verdoyants de pampre et de
jasmin
Des continents de vie et des îles de joie
Où la gloire et l'amour m'appelaient de
la main.

J'enviais chaque nef qui blanchissait
l'écume,
Heureuse d'aspirer au rivage inconnu,
Et maintenant, assis au bord du cap qui
fume,
J'ai traversé ces flots et j'en suis revenu.

Et j'aime encor ces mers autrefois tant
aimées,
Non plus comme le champ de mes rêves
chéris,
Mais comme un champ de mort où mes
ailes semées
De moi-même partout me montrent les
débris.

Cet écueil me brisa, ce bord surgit
funeste,
Ma fortune sombra dans ce calme
trompeur ;
La foudre ici sur moi tomba de l'arc
céleste
Et chacun de ces flots roule un peu de
mon coeur.

Alphonse de Lamartine

Il fera longtemps clair ce soir

Il fera longtemps clair ce soir, les jours
allongent.

La rumeur du jour vif se disperse et
s'enfuit,
Et les arbres, surpris de ne pas voir la
nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc, et
songent...

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de
lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les
étendre ;
On n'ose pas marcher ni remuer l'air
tendre
De peur de déranger le sommeil des
odeurs.

De lointains roulements arrivent de la
ville...

La poussière qu'un peu de brise
soulevait,

Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle
revêt,

Redescend doucement sur les chemins
tranquilles ;

Nous avons tous les jours l'habitude de
voir

Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant quelque chose est changé
dans la vie ;

Nous n'aurons plus jamais notre âme de
ce soir...

Anna de Noailles

A une passante

La rue assourdissante autour de moi
hurlait.

Longue, mince, en grand deuil, douleur
majestueuse,

Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et
l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.

Moi, je buvais, crispé comme un
extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe
l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui
tue.

Un éclair...puis la nuit ! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement
renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard !
jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je
vais,

Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le
savais !

Charles Baudelaire

**Je vis, je meurs ; je me brûle et me
noie**

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment
j'endure ; Mon bien s'en va, et à jamais il
dure ;

Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de
peine.

Puis, quand je crois ma joie être
certaine, Et être au haut de mon désiré
heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé

Au conditionnel

Si je savais écrire je saurais dessiner

Si j'avais un verre d'eau je le ferais geler
et je le conserverais sous verre

Si on me donnait une motte de beurre je
la ferais couler en bronze Si j'avais trois
mains je ne saurais où donner de la tête

Si les plumes s'envolaient si la neige
fondait si les regards se perdaient, je
leur mettrais du plomb dans l'aile Si je
marchais toujours tout droit devant moi,
au lieu de faire le tour du globe j'irais
jusqu'à Sirius et au-delà

Si je mangeais trop de pommes de terre
je les ferais germer sur mon cadavre

Si je sortais par la porte je rentrerais par
la fenêtre

Si j'avalais un sabre je demanderais un
grand bol de Rouge

Si j'avais une poignée de clous je les enfoncerais dans ma main gauche avec ma main droite et vice versa.

Si je partais sans me retourner, je me perdrais bientôt de vue.

Jean Tardieu

Les premiers instants

Nous regardions couler devant nous l'eau grandissante. Elle effaçait d'un coup la montagne, se chassant de ses flancs maternels. Ce n'était pas un torrent qui s'offrait à son destin mais une bête ineffable dont nous devenions

la parole et la substance. Elle nous tenait amoureux sur l'arc tout-puissant de son imagination. Quelle intervention eût pu nous contraindre? La modicité quotidienne avait fui, le sang jeté était rendu à sa chaleur. Adoptés par l'ouvert, poncés jusqu'à l'invisible, nous étions une victoire qui ne prendrait jamais fin.

René Char

L'Espace

I. Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?

II. Quel est le plus *long* chemin d'un point à un autre ?

III. Etant donné deux points, A et B,

situés à égale distance l'un de l'autre,
comment faire pour déplacer B, sans que
A s'en aperçoive ?

IV. Quand vous parlez de l'Infini, jusqu'à
combien de kilomètres pouvez-vous
aller sans vous fatiguer ?

V. Prolongez une ligne droite à l'infini :
qu'est-ce que vous trouverez au bout ?

Jean Tardieu

Coffre à lumière

D'abord il y a l'univers comme un grenier
obscur sans sol ni plafond
plein d'un silence énorme et de vents
immobiles

dans le grenier un coffre plein de soleils
et de lunes et du butin des ombres
dans ces ombres vivantes un cercle
coloré
où j'ai mis ma maison
dans la plus haute chambre le rêve d'un
enfant
où grandissent les jours
dans le rêve de l'enfant toute la lumière
qu'il faut à l'univers

Jean Pierre Siméon

Jour

qui donne toute sa chance au jour
chemins

qui sortent malgré le froid
visages
ramenés en arrière sur les visages cou
de laine autour du cou
neige
lumière et vent
qui donnent le temps de voir la neige
ombres
qui tombent et se relèvent
regards
clairs malgré les ombres
jambes heureuses d'être des pas

Yvon Le Men

CONTRE !

Je vous construirai une ville avec des
loques, moi!

Je vous construirai sans plan et sans
ciment

Un édifice que vous ne détruirez pas,
Et qu'une espèce d'évidence écumante
Soutiendra et gonflera, qui viendra vous
braire au nez,

Et au nez gelé de tous vos Parthénon,
vos arts arabes, et de vos Mings.

Avec de la fumée, avec de la dilution de
brouillard

Et du son de peau de tambour,
Je vous assoierai des forteresses
écrasantes et superbes,

Des forteresses faites exclusivement de
remous et de secousses,

Contre lesquelles votre ordre
multimillénaire et votre géométrie
Tomberont en fadaïses et galimatias et
poussière de sable
sans raison.

Henri Michaux

Tu ouvriras un livre,
pour la première fois,
les lettres s'assembleront , les syllabes se
rejoindront, tu verras le monde
des mots s'ouvrir en toi.

Tu fouilleras dans les histoires d'ailleurs et
de toujours.

Sur le sol, tes jeux
exploreront des univers entiers,
ignorant des frontières, ignorant des dieux..

Hélène Dorion

C'est l'heure où la marée remonte
et lèche le sol durcit, l'heure où le rivage
allonge le bras, entreprend
le lent supplice des châteaux de sable
qu'aspire la soif des eaux.

Sur mes épaules, les horloges
ensommeillées
cessent de peser, un drap d'adieu flotte
et retrouve au large
les oiseaux qui s'étaient assoupis.

Bientôt le soleil effleure la ligne du jour.

La mer a repris
ce qu'elle a mis au monde.

Hélène Dorion

Entendrais-tu 1

Et si tu écrivais l'arbre des mémoires
entendrais-tu

ces voix proches
qui te racontent
comme des feuilles frêles
dans la chambre du passé
un murmure que tu confonds
avec les vagues, entendrais-tu

ces voix qui soulèvent les décombres
pénètrent la forêt des saisons
pour empoigner tes mots
entendrais-tu

cette voix blottie contre la tienne
qui connaît le ciel, connaît la falaise
trace devant toi de patientes aurores ?

Hélène Dorion

De hauts oiseaux griffent la surface
écaillent le bleu, éparpillent
la beauté de la fête.

Leurs ailes labourent les secondes

frissonnent sous le courant
et pointent des horizons
encore invisibles, des passages
que le feu bientôt révélera.

Sans prévenir, ils s'inclinent
vers la terre
fragments de rien
qui se détachent
à la porte des heures.

Hélène Dorion

La nuit épuise à mesure les images
qu'elle disperse comme des oiseaux

dans la poitrine, la chute
légère des flocons
transforme ton coeur, écoute
résonner ce bonheur, tu ne peux ignorer
le bourgeon devenu feuille
l'amour tranquille et vif
dans le filet
de clarté qui surgit.

Hélène Dorion

Entre tes mains, les signes et le sens ne
feront qu'un, sur la page, tu verras
l'image que dessinent les sons,
et tu voudras toi aussi sentir les vagues
secouer ton corps.

Tu prendras le crayon,
tu prendras le papier blanc,
et la mer, toute une vie, t'emportera.

Tu aimes les nuages et les oscillations
légères de l'eau, le vent qui dénoue
l'horizon

comme les souches du temps
tu touches enfin l'histoire que tu as
vécue

les yeux ouverts, les yeux fermés,
tu aimes les heures qui poussent sur le
noir, les rouges

intenses qui secouent ton coeur, les
lettres

qui tracent des montagnes à gravir

les bouches que soude le désir, tu aimes

que les murs soient des fenêtres
éblouies

qui disent un monde
où s'égrènent nos émerveillements
une manière de voir
à travers les mots

qui n'étanchent pas tes soifs
mais te portent encore
plus loin vers toi-même.